

Rencontre Marie-Anne Georges

Avec *J'emporterai le feu* ★★★, la romancière franco-marocaine Leïla Slimani met un point final à sa magnifique fresque familiale. Librement inspirée de sa propre histoire, la trilogie *Le pays des autres* plonge dans le Maroc et la France des XX^e et XXI^e siècles. Ce qui fait la force et la richesse de cette œuvre, c'est qu'il n'y a pas de narrateur omniscient, comme l'écrivaine née à Rabat en 1981 nous le confiait lors de la sortie du deuxième tome, *Regardez-nous danser*, mais une multitude de points de vue grâce à des protagonistes aux personnalités contrastées.

Tout au long de ces quelque 1200 pages, le lecteur, la lectrice partage la vie et les ressentis de trois générations d'hommes et de femmes. Le couple Mathilde et Amine, au cœur du premier tome, *La guerre, la guerre, la guerre*; Aïcha et Selim, leurs enfants dans *Regardez-nous danser* et, enfin, Mia et Inès, filles d'Aïcha et de son époux Mehdi. Avec une place particulière réservée à ce dernier, ancien fonctionnaire accusé, à tort, de malversations financières. Peut-être le personnage le moins romancé de *J'emporterai le feu* – toute ressemblance avec le père de Leïla Slimani n'étant pas fortuite.

L'écrivaine qui reçut le prix Goncourt en 2016 pour *Chanson douce* confronte, dans ces romans-ci, les générations et les époques, souligne les malentendus, informe sur l'évolution des mentalités. Le tout servi par une écriture limpide qui donne au récit une agréable fluidité.

Quand Mehdi est licencié, il devient "l'homme qui attend. Femme de marin, épouse de soldat, visiteuse de prison [...] Il se disait parfois que s'il avait été une femme, cette chute aurait été moins douloureuse". Vous inversez la perspective.

On n'écrit pas des livres avec une idéologie. Je ne cherche pas à prouver quelque chose ou à délivrer un message: ce qui est important, c'est d'incarner un propos. Il n'y a pas, d'un côté, les hommes et de l'autre, les femmes. Le patriarcat est un système dans lequel il y a des hommes qui souffrent, de la même manière qu'il y a des femmes qui sont patriarcales. Ce que j'essaie de montrer dans ce livre, c'est à quel point cette frontière est mouvante.

Quand vous entrez dans la tête d'Aïcha, il en ressort un monologue dans un style qu'on n'a pas l'habitude de lire sous votre plume.

Aïcha incarne ce que j'appelle la pensée sans repos, communément qualifiée de charge mentale. Cette femme doit tout assumer. Elle ressent une grande pression en tant que mère, en tant qu'épouse, en tant que médecin, en tant que fille. Il me semblait que la meilleure manière d'incarner ça, c'était tout simplement de faire entrer les lecteurs dans sa tête.

À un moment, Mehdi rêve, c'est "la fin de l'attente, il va enfin pouvoir être quelqu'un". De quoi a-t-on besoin pour être quelqu'un? Un travail? Une famille?

Je ne sais pas. Plusieurs de mes personnages sont obsédés par l'idée de devenir quelqu'un. Il y a quelque chose de l'ordre de l'orgueil. Ce sont les autres qui nous définissent comme quelqu'un, c'est-à-dire quelqu'un qui compte. Ou peut-être que cela a trait à la question de la singularité. On se fond dans la masse mais, en même temps, d'un coup, quelqu'un vous regarde et vous donne l'impression que vous êtes unique. C'est peut-être ça la

seule manière intéressante ou touchante d'être quelqu'un: être quelqu'un dans le regard d'un autre.

Vivre d'autres vies que la sienne est une envie que partagent plusieurs protagonistes. Quand surgit ce désir?

En ce qui me concerne, depuis l'enfance. L'idée, insupportable, de ne vivre qu'une seule vie est le grand désespoir et la grande frustration de la condition humaine. Nous n'en vivons qu'une et nous sommes constamment obligés de faire des choix. Si les romans qu'on lit (et pour moi ceux que j'écris) prennent tant de place dans notre vie, c'est peut-être pour ça. Ils nous permettent de vivre ces vies qu'on n'a pas vécues.

Vos personnages ont souvent peur. Et c'est à travers le corps que cette peur s'incarne.

Le corps est central dans mon œuvre. Sans doute parce que je suis obsédée par l'altérité: comment est-on vu par les autres, comment est-on modifié? Peut-on

rester soi en vivant avec les autres? Qu'est-ce que les autres nous apportent? Ce regard-là se pose d'abord sur un corps. Le corps est politique. Que fait-on de nos corps? Cette question interroge les régimes politiques, l'immigration, le féminisme, le racisme.

Que représente à vos yeux l'humour, fort présent également?

Au Maroc, l'humour est fondamental et fait partie de la vie quotidienne, du lever jusqu'au coucher. Les Marocains sont des gens qui rient beaucoup, de tout. Ils affrontent aussi les difficultés et les drames de la vie par l'humour. Ils jouent avec les mots. Cela ne m'a jamais étonnée que les humoristes les plus célèbres en France sont des Marocains. Ça fait partie de notre éducation. L'humour est quelque chose de très démocratique, peut-être la chose la plus démocratique au Maroc. Les femmes, entre elles, sont très drôles. Elles se moquent beaucoup des hommes, elles se moquent des lois qui sont dures contre elles. L'humour est une forme de subversion, de révolte. Et en même temps, aussi, une forme de sagesse.

Très vite, dans ce roman, il est question de football et vous y revenez à plusieurs reprises.

Le fait que je sois née pendant un match de football a toujours fait partie de ma légende familiale! Mon père ne voulait pas quitter la maison avant que le match soit terminé. C'était un passionné de football, il a fait une partie de sa carrière dans cette discipline puisqu'il a été président de la Fédération de football du Maroc. Il a gagné la Coupe d'Afrique en 1976. Le football a donc occupé une grande place dans nos vies.

Plus loin, il est question du match France-Brésil durant la Coupe du monde en 1998 avec une équipe française multiculturelle. Puis du match opposant le Maroc à la France en demi-finale d'une autre Coupe du monde, celle de 2022.

Le foot permet d'interroger les corps et l'Histoire. Parce que c'est le reflet de toute notre histoire: la colonisation comme l'immigration. Ça pose aussi de grandes questions géopolitiques. Quand vous vous retrouvez avec un pays du Sud qui est face à un pays du Nord, il y a d'un coup une sorte de promesse d'égalité qui peut se tenir sur le terrain alors

qu'elle n'existe pas forcément dans la vie. Se pose aussi la question du choix: de quel côté est-on? C'est une question compliquée pour toutes les personnes qui ont une double appartenance. Le foot est un bon moyen de penser les questions de l'identité, de l'immigration, et du déchirement entre deux espaces.

La double identité, celle qui fait dire: "Elle n'était pas d'ici, mais elle ne serait jamais de là-bas".

La double identité est quelque chose de compliqué. Il y a aussi des côtés amusants que j'essaie de mettre en avant. Cette espèce de mauvaise foi qu'on peut avoir de se revendiquer du lieu d'où on provient dans l'endroit où on est arrivé, tout en en voulant à ceux qui sont en face de nous de ne pas nous intégrer autant qu'on le voudrait. Ne pas se contenter d'un discours mélancolique, victimaire ou politique, car cela tient aussi aux travers que peut avoir tout être humain qui est partagé entre le désir de faire partie d'une société et, en même temps, celui de prouver sa singularité.

Le livre commence au Maroc avec Rabat et Casablanca en toile de fond puis se déplace à Paris et Londres, avec, aussi, un passage par New York. Londres, dans les années 2000, est "une ville où chacun était libre de penser et d'exprimer ce qu'il voulait".

J'ai passé beaucoup de temps à Londres dans les années 2000. J'avais des amis qui y étudiaient. Tout le monde voulait, à un moment ou à un autre, aller faire un stage à Londres. C'était une ville désirable, qui donnait l'image d'une grande liberté. Une ville cosmopolite, où les gens étaient moins enfermés dans des identités ou dans un rapport obsédant à l'origine. On y arrivait, on y faisait sa vie. C'était la ville qui accueillait le monde entier. Il y avait une communauté, déjà importante, issue du monde arabe, mais d'un monde arabe qui n'était pas le même que celui de la France puisqu'elle venait du Moyen-Orient, avec des gens qui avaient, parfois, énormément de moyens.

Revenons à Paris et son "hiver interminable" tel que le ressent Mia. Vous avez été sollicitée pour travailler sur la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Quel a été votre rôle?

Le directeur artistique Thomas Joly dirigeait le groupe composé de l'historien Patrick Boucheron, de la scénariste Fanny Herrero, de Damien Gabriel, assistant de Thomas Joly, et moi-même. Ce groupe est resté secret pendant deux ans. On a écrit toutes les cérémonies

du début à la fin, on a imaginé tout ce que vous avez vu ensuite à la télévision. C'était une expérience très joyeuse. Très intéressante pour moi, parce que ça m'a permis, pour la première fois, de faire un travail d'écriture collectif, qui est quelque chose de très difficile et qui, à mon grand étonnement, s'est effectué avec grande fluidité.

La cérémonie contenait un message...

Oui, bien sûr, d'ouverture, de diversité, de panache, de joie aussi. On voulait que ce soit une cérémonie joyeuse, qui donne une image de la France telle qu'on l'aime, insolente et audacieuse. Une France dans laquelle on jouait aussi des travers qu'on associe aux Français, comme l'arrogance. On a également essayé de détourner les clichés, comme celui du glamour, avec humour.

→ *J'emporterai le feu* ("Le pays des autres", tome 3), Leïla Slimani, Gallimard, 429 pp., 22,90 €, numérisé 15 €